

L' A M I

D E S

E N F A N S.

M O R A L E.



## *L'AMI DES ENFANS.*

Cet ouvrage a commencé le 1<sup>er</sup>. Janvier, 1782. Le prix de l'année complète, en douze volumes, joliment imprimés, est d'une demi-guinée.

La souscription pour 1783, en quelque mois qu'on s'abonne, commencera toujours du 1<sup>er</sup>. Janvier de cette même année. Le prix est également d'une demi-guinée pour douze volumes, dont il en paroît un chaque mois, le même jour qu'il est publié à Paris. Ceux qui prendront l'année 1782 complète, & qui souscriront en même tems pour l'année courante 1783, payeront une guinée pour les deux années ensemble. Il faut avoir soin d'affranchir les lettres & le port de l'argent.

L' A M I

D E S

E N F A N S,

*Par M. BERQUIN.*

---

AVRIL 1783. N<sup>o</sup>. IV.

---

ON SOUSCRIT

*A L O N D R E S,*

Chez M. ELSMLEY, Libraire,  
dans le *Strand*.

---

M. DCC. LXXXIII.





~~XX~~

L E

LIT DE MORT.

---

**D**ESCHAMPS, pauvre maçon de village, venoit de perdre sa femme depuis quelques mois. Les dépenses d'une longue maladie, & l'interruption de ses travaux pendant la saison pluvieuse de l'hiver, l'avoient réduit à la plus profonde misere. Il voyoit autour de lui ses enfans demi-nuds & sans pain; & sa mere Susanne, couchée sur la paille, en un coin de la chaumiere,

## 6 LE LIT DE MORT.

étoit dans les foibleſſes & les convulſions de la mort.

Accablé de douleur, il venoit de ſ'afſeoir ſur une chaiſe de jonc démembrée, tenant ſon viſage couvert de ſes deux mains pour cacher ſes larmes.

Sa mere l'appella, & lui dit : Mon fils, n'as-tu rien à mettre ſur moi ? Je ne puis reprendre de chaleur.

DESCHAMPS.

Attendez, ma mere, je vais vous couvrir de mes habits.

SUSANNE.

Non, mon fils ; je ne le veux point. Un peu de paille ſuffira. Mais as-tu encore quelques mor-

## LE LIT DE MORT. 7

céaux de bois pour réchauffer ces pauvres enfans ? Tu ne peux plus maintenant aller dans la forêt, à cause des soins que tu me donnes. Ma vie est bien longue, puis que je ne la traîne que pour t'être à charge.

### DESCHAMPS.

Ma mère, ne dites pas cela, je vous en prie. Si je pouvois, de mon sang, vous donner tout ce qu'il vous faut ! Vous souffrez de la faim & du froid, & je ne puis vous secourir.

### SUSANNE.

Ne te chagrine pas, mon fils ; mes douleurs, graces au Ciel, ne sont pas bien vives. Elles vont bientôt finir ; & ma bénédiction fera la

## 8 *LE LIT DE MORT.*

récompense de ce que tu fais pour moi.

DESCHAMPS.

O ma mere! vous avez bien trouvé dans mon enfance de quoi fournir à mes nécessités; & moi, il faut que, dans votre vieillesse, je vous voie pâtir de ma misere! Cela me déchire le cœur.

SUSANNE.

Je fais que ce n'est pas ta faute : & puis, Deschamps, lorsqu'on est près de sa fin, on a bien peu de besoins sur la terre : notre Pere, qui est dans le Ciel, y pourvoit. Je te remercie, mon fils ; ton amour me fortifie à ma dernière heure.

LE LIT DE MORT. 9

DESCHAMPS.

Eh quoi ! ma mere, n'avez-vous donc pas d'espérance de vous rétablir ?

SUSANNE.

Non, je le sens, je n'en reviendrai jamais.

DESCHAMPS.

Oh ! que me dites-vous ?

SUSANNE.

Ne t'afflige pas, je vais dans une meilleure vie.

DESCHAMPS (*avec des sanglots*).

Hélas, inon Dieu !

SUSANNE.

Ne t'afflige pas, te dis-je, mon cher fils, tu étois la joie de mes

10 *LE LIT DE MORT.*

jeunes années , & maintenant tu fais la consolation de mes derniers jours. Bientôt, j'en rends graces à Dieu , bientôt tes mains fermeront mes paupieres. Alors je monterai vers mon Créateur ; je lui dirai tout ce que tu as fait pour moi , & il t'en voudra du bien éternellement. Pense souvent à moi , mon cher fils ; je penserai à toi de là-haut.

DESCHAMPS.

Oh ! toujours, toujours !

SUSANNE.

Il n'y a qu'une chose qui me tourmente.

DESCHAMPS.

Et qu'est-ce donc, ma mere ?

## LE LIT DE MORT. 11

S U S A N N E.

Je vais te le dire, Deschamps ;  
il faut que je te le dise. Je le porte  
comme une pierre sur mon cœur.

D E S C H A M P S.

Soulagez-vous, parlez.

S U S A N N E.

Je vis hier Alexis qui se cachoit  
derriere mon lit, & qui tiroit de  
sa poche des pommes pour les man-  
ger. Il en donna à ses freres & à  
ses sœurs qui les mangerent aussi  
en cachette. Deschamps, ces pom-  
mes n'étoient pas à nous, autre-  
ment Alexis les eût jettées sur la  
table ; & il auroit appelé tout haut  
les autres pour les partager. Il m'en  
auroit aussi apporté une à moi. Je

12 *LE LIT DE MORT.*

me souviens encore comme il venoit se jeter dans mes bras, quand on lui avoit donné quelque chose, en me disant de si bon cœur : Tiens, manges-en, Grand'mere. O mon fils ! si cet enfant devoit être un voleur. Cette pensée m'accable depuis hier. Où est-il ? Amene-le-moi ; je veux lui parler.

DESCHAMPS.

Malheureux que je suis !

*(Il court chercher Alexis, & le porte sur le lit de Susanne. Susanne se souleve avec beaucoup de peine, se tourne du côté de l'enfant, prend ses deux mains dans les siennes, les presse sur son cœur, & appuie sa tête foible & défaillante sur l'épaule de son petit-fils).*



LE LIT DE MORT. 13

ALEXIS.

Grand'mere, que veux-tu ? Tu ne m'appelles pas pour mourir ?

SUSANNE.

Mon cher Alexis, je mourrai certainement bientôt.

ALEXIS.

Non pas encore, Grand'mere. Ne meurs pas que je ne sois grand.

*(Susanne retombe sur son lit. Deschamps & Alexis se regardent, fondant en larmes, & prennent chacun une main de Susanne).*

SUSANNE *(se ranimant un peu)*.

Je me sens mieux, à présent que je suis étendue.

ALEXIS.

Tu ne mourras donc plus ?

14 *LE LIT DE MORT,*

S U S A N N E.

Console-toi, mon petit ami. Je n'ai pas de peine à mourir. C'est pour aller vers un tendre Pere qui m'attend là haut dans le Ciel. Près de lui, je ferai mieux que dans ce monde. Bientôt, bientôt, Alexis, j'irai vers lui.

A L E X I S.

Eh bien, prends - moi donc avec toi, Grand'mere, pour y aller.

S U S A N N E.

Non, mon cher Alexis, tu ne viendras point avec moi. S'il plaît à Dieu, tu vivras encore longtemps; tu deviendras un honnête homme, & lorsqu'un jour ton pere sera tremblant de vieillesse, tu se-

*LE LIT DE MORT.* 15

ras sa consolation, & son secours. N'est-ce pas, Alexis ? tu veux lui être toujours bien obéissant ? Tu chercheras à faire ce qui lui donnera du plaisir ? Regarde, il fait aussi pour moi tout ce qui est en son pouvoir. Me le promets-tu ?

ALEXIS.

Oui sûrement, Grand'mere, je le ferai.

SUSANNE.

Prends-y garde. Le Dieu du ciel & de la terre vers qui j'irai bientôt, voit tout ce que nous faisons. Ne le crois-tu pas ?

ALEXIS.

Oui, je le crois ; tu me l'as appris.

16    *LE LIT DE MORT.*

S U S A N N E.

Comment donc croyois - tu hier  
te cacher de lui, en venant derriere  
mon lit manger des pommes que  
tu avois dérobées ?

A L E X I S.

Je ne le ferai plus, je ne le ferai  
plus de ma vie. Pardonne-moi,  
Grand'mere , pardonne-moi , mon  
Dieu.

S U S A N N E.

Il est donc vrai que tu avois volé  
ces pommes ?

A L E X I S (*en sanglottant*).

Ou-ou-oui.

S U S A N N E.

Et à qui les avois-tu prises ?

A L E X I S.

LE LIT DE MORT. 17

ALEXIS.

Au-au-au voisin Lé-Lé-o-nard.

SUSANNE.

Il faut que tu ailles chez lui,  
Alexis, & que tu le supplies de te  
pardonner.

ALEXIS.

Oh! je t'en prie, Grand'mere,  
que je n'y aille pas. Je n'oserais jamais.

SUSANNE.

Il le faut, mon petit ami, pour  
que cela ne t'arrive plus une autre  
fois. Au nom du Ciel, mon cher  
enfant, ne prends jamais rien de ta  
vie, même quand tu y ferois poussé  
par le besoin. Dieu n'abandonne  
aucun de ceux qu'il a fait naître.

*Avril 1783.*

B

18 LE LIT DE MORT.

Confie-toi à ses secours, offre-lui  
tes peines, & il te foulagera.

ALEXIS.

Oh! sûrement, sûrement, Grand'-  
mere, je ne volerai plus rien. Je te  
le promets. J'aimerois mieux mourir  
de faim que de voler.

SUSANNE.

Que le Seigneur t'entende & te  
bénisse! J'espere de sa bonté qu'il  
te préservera toujours de mal faire.

*(Elle le presse contre son cœur, &  
laisse tomber sur lui quelques larmes).*

Il faut, mon petit ami, que tu  
ailles tout de suite chez Léonard,  
le prier de te pardonner. Tu lui  
diras que moi aussi je lui demande  
pardon pour toi. Deschamps, vas-y

## LE LIT DE MORT. 19

avec Alexis. Dis-lui combien je suis fâchée de ne pouvoir lui rendre ce qu'on lui a pris ; que je prierai Dieu pour lui & pour sa famille , afin qu'il les fasse prospérer dans leurs affaires. Hélas ! ils ne sont guère plus à leur aise que nous ; & si la pauvre Genevieve ne passoit les jours & les nuits à travailler, ils ne pourroient vivre avec un si grand nombre d'enfans. Mon fils , tu leur donneras un ou deux jours de ton travail pour les dédommager.

DESCHAMPS.

De tout mon cœur , ma mere ;  
soyez en paix là-dessus.

Comme il disoit ces mots, le  
Bailli fraploit du revers de la main  
contre la fenêtre.

20 *LE LIT DE MORT.*

Susanne le reconnut à cette manière de s'annoncer, & à sa toux. Mon Dieu ! s'écria-t-elle, c'est le Bailli. Sûrement le pain & le beurre dont tu as fait ma dernière soupe ne sont pas payés.

DESCHAMPS.

Il n'y perdra rien, ma mère, tranquillisez-vous. Je lui donnerai tant qu'il voudra de mes journées à la moisson.

SUSANNE.

Oui, pourvu qu'il veuille entendre.

Deschamps alla parler au Bailli. Susanne poussa un profond soupir, & se dit à elle-même : Depuis notre malheureux procès, je ne puis le voir ou l'entendre, que tout mon



LE LIT DE MORT. 21

cœur ne se souleve contre lui, pour nous avoir dépouillés. Et il faut encore, à mon agonie, qu'il vienne tousser à notre fenêtre. Mais peut-être, c'est la main de Dieu même qui l'a conduit si près de moi, pour que je décharge mon cœur de tout ce que j'ai contre lui, & que je prie pour son ame. Eh bien, mon Dieu, je m'y résigne. Je ne lui veux plus aucun mal. Pardonne-lui comme je lui pardonne.

*(Elle entend le Bailli qui élève la voix).*

Bonté divine ! Il se met en colere ! O mon pauvre Deschamps ! c'est par amour pour moi que tu t'es empêtré dans ses mains.

*(Elle tombe en foiblesse),*

22 LE LIT DE MORT.

*(Alexis saute du lit, & court à Deschamps).*

Mon pere ! mon pere ! viens donc.  
Grand'mere qui se meurt !

DESCHAMPS.

O mon Dieu ! . . . . Permettez,  
M. le Bailli, il faut que j'aille à  
son secours.

LE BAILLI *(en s'éloignant)*.

Oui certes, cela est bien nécessaire. Le grand malheur, quand la  
vieille Sibylle viendrait à crever.

Deschamps, par bonheur, n'entendit point ces cruelles paroles. Il  
étoit déjà près du lit de Susanne,  
qui commençoit à revenir à elle,  
& qui, entr'ouvrant à peine les  
yeux, lui dit :

LE LIT DE MORT. 23

Il étoit en colere, mon fils ? Sans doute qu'il ne veut pas t'accorder du tems pour ce que tu lui dois ?

DESCHAMPS.

Non , ma mere , ce n'est pas ce que vous pensez. C'est quelque chose d'heureux.

*(Susanne le regarde un moment en silence ; & recueillant ses forces , lui dit avec émotion) :*

Me dis-tu vrai , mon fils ? ou ne veux-tu que me consoler ? Que peut il nous arriver d'heureux de sa part ?

DESCHAMPS.

Monseigneur veut faire rebâtir une aîle de son château ; & il entend que j'y travaille. J'aurai trente sols par jour.

B +

24 LE LIT DE MORT.

SUSANNE (*avec joie*).

Est-il possible ?

DESCHAMPS.

Oui sûrement, & il y a du travail pour plus de quinze mois. Je commencerai lundi.

SUSANNE.

Eh bien, je mourrai contente, puisque je te vois du pain pour tes enfans. La mort n'a plus rien de douloureux pour moi, Tu es plein de bonté, ô mon Dieu ! conserve-la jusqu'au dernier des miens. Crois-tu maintenant, mon fils, ce que je t'ai appris dès ta jeunesse, que plus le malheur vient à nous d'un côté, plus la grace du Ciel s'en rapproche de l'autre ?

*LE LIT DE MORT.* 25

DESCHAMPS.

Oui, ma mere, je le croirai toujours. Mais vous voilà mieux. Souffrez que je vous quitte pour un moment. Je vais chercher un peu de paille pour vous couvrir.

SUSANNE.

Non, je me fens un peu réchauffée. Cours plutôt chez Léonard avec Alexis. C'est ce qui presse le plus pour mon repos. Va, mon fils, je te le demande en grace.

Deschamps prit Alexis par la main ; & en tirant la porte, il fit signe à Mariette de venir lui parler.

Aie bien soin de ta Grand'mere, lui dit-il. S'il lui prenoit quelque foiblesse, envoie-moi tout de suite

26 *LE LIT DE MORT.*

chercher par Babet : je serai chez le charpentier.

Léonard étoit à son travail. Genevieve, sa femme, se trouvoit alors toute seule à la maison. Elle apperçut, du premier coup-d'œil, que le pere & l'enfant avoient les larmes aux yeux.

Qu'avez-vous, mon voisin, dit-elle à Deschamps ? Pourquoi pleurez-vous ? Pourquoi pleures-tu, Alexis ?

*DESCHAMPS.*

Ah ! Genevieve, je suis bien malheureux ! Cet enfant, qui mouroit de faim, prit hier de vos pommes, apparemment dans votre grange. Ma mere s'en est apperçue..... Genevieve, elle est sur son lit de mort,

& elle vous prie de nous pardonner. Je ne puis vous en rendre aujourd'hui la valeur ; mais je vous la donnerai sur mes premières journées.

GENEVIEVE.

C'est une bagatelle, voisin, n'en parlons pas davantage. Et toi, mon petit ami, promets-moi que tu ne prendras jamais rien à personne. (*Elle l'embrasse*). Tu es né de si braves gens !

ALEXIS.

Oh ! je te le promets. Pardonne-moi, Genevieve, je ne prendrai plus rien.

GENEVIEVE.

Oui, mon enfant, que cela ne t'arrive plus. Tu ne peux encore sa-

28    *LE LIT DE MORT.*

voir combien c'est un grand crime.  
Lorsque tu auras faim, viens me  
trouver ; & tant que j'aurai un mor-  
ceau, je le partagerai avec toi.

DESCHAMPS.

Dieu merci, voisine, j'espère  
qu'il ne manquera plus de pain.  
J'aurai du travail pour quelques mois  
au château.

GENEVIEVE.

Je viens de l'entendre dire des  
gens de Monseigneur, & j'en ai eu  
bien de la joie.

DESCHAMPS.

Je ne m'en suis pas tant réjoui  
pour moi que pour ma pauvre mere.  
Elle aura du moins cette consola-  
tion avant de mourir. Dites bien



à Léonard que je travaillerai de bon courage pour lui revaloir ce qui lui a été pris.

GENEVIEVE.

Cela n'en vaut pas la peine. Mon mari, j'en suis sûre, n'y a point de regret. Nous voilà aussi hors d'affaire : il doit être employé pour la charpente du bâtiment. Mais puisque la pauvre Susanne est si mal, je veux aller lui donner mes secours.

Elle courut prendre dans un panier des quartiers de pommes & de poires séchés au soleil : elle en remplit la poche d'Alexis, le prit par la main, & sortit en silence avec Deschamps.

Ils arriverent bientôt auprès de

30 *LE LIT DE MORT.*

la malade. Genevieve lui tendit les bras, en détournant à demi son visage pour cacher ses larmes. Susanne les apperçut, & lui dit :

Tu pleures, Genevieve ?

GENEVIEVE.

Oui ; je suis affligée de te voir souffrir.

SUSANNE.

Ah ! c'est à nous de pleurer. Pardonne-nous, je te prie. C'est la première fois que cela arrive dans notre maison.

GENEVIEVE.

Que veux-tu ? cette faute est peut-être excusable dans un enfant.

SUSANNE.

Mais s'il en prenoit l'habitude quand il fera plus âgé !

*LE LIT DE MORT.* 31

G E N E V I E V E.

Non, j'en réponds pour lui, il fera un honnête garçon. Brave Susanne, tu mérites bien de recevoir cette récompense du Ciel pour ta droiture, & pour le soin que tu prends d'élever ta famille dans l'honneur. As-tu besoin de quelque chose ? Ne crains pas de le dire. Tout ce que nous possédons est à ton service.

A L E X I S.

Oh oui, Grand'mère ! vois ce qu'elle m'a donné. Manges-en un peu. Tiens.

S U S A N N E.

Non, mon ami, je ne saurois. Je sens mes forces qui s'affoiblissent. Ma vue commence à s'éteindre. Ap-

proche-toi, mon fils. Voici le moment de te faire mes derniers adieux.

Deschamps, saisi, à ces mots, d'un tremblement subit dans tout son corps, se découvre la tête, tombe à genoux devant le lit de sa mere, saisit ses mains, leve les yeux au ciel, & ne peut prononcer une parole, étouffé par ses larmes & ses sanglots.

Prends courage, mon fils, lui dit Susanne, je vais t'attendre dans une vie plus heureuse. Nous nous retrouverons pour ne jamais nous quitter.

Deschamps, un peu revenu à lui-même, baissa la tête en disant : Bénis-moi donc, ma mère ; je ne demande qu'à te fuivre, quand mes enfans

LE LIT DE MORT. 33

enfans n'auront plus besoin de moi.

Sufanne rouvrit ses yeux mourans,  
& prononça ces paroles :

Exauce ma priere, Pere céleste,  
& accorde ta grace à mon cher enfant,  
le seul que tu m'as donné, & que j'aime de toute mon ame. Des-  
champs, que le Seigneur soit toujours avec toi,  
& qu'il confirme dans le Ciel la bénédiction que je  
te donne, pour avoir si bien rempli tes devoirs envers tes parens.

Ecoute - moi maintenant , mon  
fils, & observe ce que je vais te dire.  
Eleve tes enfans dans l'honneur, & accoutume-les à une vie  
laborieuse, afin que s'ils sont pauvres,  
ils ne perdent jamais courage,  
& ne se laissent pas aller au déré-

*Avril 1783.*

C

34 *LE LIT DE MORT.*

glement. Instruis-les à mettre toute leur confiance en Dieu, & à demeurer tendrement unis, pour trouver des consolations & des ressources dans les maux de la vie. Pardonne au Bailli son injustice. Quand je ferai morte & enterrée, va le trouver de ma part, & lui dis que je n'emporte point de rancune contre lui; que je prie Dieu au contraire en sa faveur, pour qu'il lui donne la grace de se reconnoître avant de sortir de ce monde.

*(Elle s'interrompt un moment pour reprendre haleine, & dit ensuite):*

Mon fils, apporte-moi mon Imitation, & ce billet qui est au fond du coffre dans une bourse de cuir,

LE LIT DE MORT. 35

Bon! (*Elle les prend, & les serre dans ses mains*). Voilà tout ce que je possède de plus précieux sur la terre. . . . . A présent fais-moi venir tes enfans.

Deschamps alla les prendre autour de la table où ils étoient assis & pleuroient. Il les fit mettre à genoux auprès du lit de leur Grand'-mere. Susanne se souleva un peu pour les regarder, & leur dit :

Mes chers enfans, il m'est bien douloureux de vous laisser ainsi pauvres & sans mere! Pensez à moi, mes bien-aimés. Je ne puis vous donner en héritage que ce livre; mais il a fait ma consolation & il fera la vôtre. Quand vous saurez lire, lisez-en un peu tous les soirs

### 36 *LE LIT DE MORT.*

devant votre pere. Vous y apprendrez à être religieux, honnêtes & équitables.

Deschamps, ce billet est un certificat de bonne conduite que j'apportai à ton pere en l'épousant. Tu le feras passer tour-à-tour à chacune de tes filles, jusqu'à ce qu'elles se marient.

Pour toi, mon fils, je n'ai rien à te donner en souvenir; mais tu n'en as pas besoin. Tu ne m'oublieras pas, j'en suis sûre.

Genevieve, oserai-je te demander encore une grace, après m'avoir pardonné la faute d'Alexis? Quand je ne ferai plus, donne quelques soins à ces pauvres enfants. . . . Ils sont si délaissés. . . . Je te recom-



LE LIT DE MORT. 37

mande sur-tout ma pauvre petite Louison. . . . C'est la dernière. . . . Où est-elle ? . . . . mes yeux se ferment. . . . Je ne la vois plus. . . .

*(Elle soulève languissamment son bras).*

Conduisez ma main. . . . que je la touche. . . . O mes enfans ! . . .

*(Elle meurt).*

Après un moment de silence, Deschamps la croyant assoupie, dit aux enfans : Relevez-vous, & ne faites pas de bruit. Elle dort. Si elle pouvoit se rétablir ! Mais Genevieve vit bien qu'elle étoit morte, & le lui fit comprendre. Quelle fut alors sa désolation, & celle de toute la petite famille ! Comme ils pleuroient ! comme ils joignoient leurs

38 *LE LIT DE MORT.*

main, en les frappant l'une contre l'autre !

Genevieve les consola de son mieux, & elle répéta à Deschamps le dernier vœu de Susanne, que sa profonde tristesse l'avoit empêché d'entendre.

Elle commença dès ce jour même à le remplir. Les petits orphelins, élevés parmi ses enfans, profiterent des mêmes instructions, & devinrent bientôt, comme eux, l'exemple du village. Alexis sur-tout, continuellement frappé du souvenir de sa première faute, se distingua toute sa vie par la plus rigide probité.

---

---

P A S C A L.

M. DUFRESNE avoit coutume de payer tous les dimanches une petite pension à ses enfans , pour qu'ils eussent le moyen de se procurer les plaisirs innocens de leur âge pendant le cours de la semaine. Aussi confiant que généreux, il n'exigeoit point qu'ils lui rendissent compte de l'emploi qu'ils faisoient de ses largesses. Il les croyoit assez bien nés pour suivre les conseils qu'il leur avoit donnés quelquefois à ce sujet. Hélas ! quelles suites affreuses produisit cette aveugle crédulité !

A peine les enfans avoient-ils reçu leur paie ordinaire, qu'ils couroient aussi-tôt en acheter des pâtisseries & des confitures. Leur bourse recevoit, dès ce jour même, une atteinte si profonde, qu'il n'en falloit qu'une bien légère pour achever de l'épui-

fer le lendemain; enforte qu'il ne leur restoit plus rien pour se régaler les jours suivans. Cependant leur bouche affriandée n'en demandoit pas moins à se repaître. Le Marchand consentit d'abord à leur donner à crédit; mais comme leur pension ne pouvoit jamais suffire à les acquitter, & que leurs dettes grossissoient tous les jours, il résolut enfin d'en présenter le mémoire à leur pere. M. Dutresne lui fit de séveres reproches de son imprudence, & défendit à tous les Marchands des environs de donner rien à ses enfans qu'ils ne fussent en état de payer sur l'heure. Cette précaution, qui lui sembloit assez sûre pour les forcer à vaincre leur gourmandise, ne fit que l'irriter davantage, & ils ne songerent plus qu'aux moyens de satisfaire ce goût défordonné.

Pascal, l'aîné de la famille, & le plus audacieux, couchoit tout près de son pere. Après avoir remarqué le tems où il étoit plongé dans le plus profond sommeil,

il se leva sans bruit, fouilla dans sa bourse, & y prit un écu. Enhardi par ce funeste succès, il renouvela plusieurs fois ses larcins. Mais il n'est point de crime si secret, que tôt ou tard il ne se découvre.

M. Dufresne avoit un procès à la veille d'être décidé. Comme il s'en étoit occupé toute la journée, les mêmes pensées l'agitoient encore, & il les creusoit dans le silence de la nuit. Pascal le jugeant endormi, crut que c'étoit le moment d'exécuter son indigne entreprise. Malheureusement pour lui, la lune jettoit alors assez de rayons dans la chambre, pour qu'une foible lumière se répandît à travers l'épaisseur des rideaux. Quel fut l'effroi de M. Dufresne de se voir voler par son propre fils ! Il dévora son ressentiment pendant le reste de la nuit : mais avant que Pascal sortît de sa chambre, il s'habilla ; & après divers propos indifférens : Qu'est-ce que tu acheteras aujourd'hui, lui dit-il, pour ton déjeuner ? Rien, mon papa, répondit le

détestable menteur. J'ai donné aux pauvres ma pension de la semaine : il faudra bien me contenter de pain sec.

M. Dufresne ne put commander plus long-tems à son indignation. Il saisit Pascal, le dépouilla, & trouva dans ses poches deux écus de six francs qu'il venoit de lui dérober. Autant qu'il avoit témoigné jusqu'alors de tendresse & d'indulgence, autant il fit éclater de courroux & de rigueur. De vives réprimandes ne furent que l'annonce d'un traitement plus sévère ; & le malheureux fut obligé de passer quelques jours au lit, pour se rétablir des suites de cette correction.

Combien il est difficile d'extirper un vice qu'on a laissé trop long-tems s'enraciner dans son cœur ! Pascal ne fut point réformé par cette aventure. La clef de la cassette de son pere étant tombée, par hazard, entre ses mains, il en tira l'empreinte sur de la cire molle ; & sous un prétexte spécieux, il en fit forger une pareille par le ferrurier. Il

avoit maintenant une occasion commode de piller à discrétion le trésor de la famille. Comme son pere avoit beaucoup d'argent, & qu'il étoit assez rusé, lui, pour n'en jamais prendre trop à la fois, ses rapines restèrent long-tems inconnues. Il parvint ainsi jusqu'à sa quinzieme année, composant si bien sa conduite, que ses parens croyoient n'avoir plus aucun reproche à lui faire, lorsqu'une circonstance imprévue dévoila tout-à-coup son indigne hypocrisie.

Son pere, dans le paiement d'un billet, avoit reçu, par mégarde, une piece de monnoie étrangere. Il la laissa, pour le moment, avec les autres, avec le projet de l'en retirer le jour d'après. Cette piece tomba le jour même entre les mains de Pascal, dans une saignée qu'il fit à la cassette. M. Dufresne qui l'avoit si bien remarquée la veille, ne la trouvant plus le lendemain, les anciennes inclinations de son fils revinrent dans sa mémoire ; & Pascal devint l'objet de ses premiers soupçons. Il monta soudain

dans sa chambre, visita sa bourse, &, avec un morne désespoir, il y trouva la piece qui lui manquoit.

Pascal étoit alors trop grand, pour que son pere crût devoir le châtier comme la premiere fois. Il se contenta de lui reprocher vivement son indignité, en le menaçant de lui retirer sa tendresse. Il consulta ses amis sur la maniere dont il devoit traiter ce jeune scélerat. Les plus sages lui conseillerent de le faire enfermer pour quelques mois dans une maison de force, afin de lui donner le tems de se repentir de son crime, & de s'accoutumer à une vie frugale. Cependant la crainte de le déshonorer, & les combats de l'amour paternel qui n'étoit pas encore entièrement éteint dans son cœur, ne lui laisserent pas la force de profiter de cet avis salutaire. Il aima mieux employer une voie plus douce. Il envoya son fils continuer ses exercices dans une ville éloignée, sous la tutele d'un ami vigilant, auquel il prescrivit de ne lui don-



ner d'argent que ce qui lui seroit d'une indispensable nécessité.

Précaution, hélas ! trop tardive ! Pascal étoit absolument corrompu. Il avoit chez son tuteur une nourriture abondante, qui, sans être recherchée, étoit préparée avec assez de soin pour devoir contenter son goût. Mais il falloit à sa sensualité des morceaux plus fins & plus délicats. Il fit un marché secret avec un traiteur, qui connoissoit la richesse de son pere, pour lui fournir ce qu'il y avoit de plus friand dans les marchés. Un Marchand de vin s'engagea également à lui procurer les liqueurs les plus exquises. Il ne se trouva pas encore satisfait. Il voulut prendre part aux débauches que les jeunes gens de la ville alloient faire dans les auberges des villages voisins ; & comme son tuteur refusoit de contribuer à ces dissipations, il s'adonna au jeu, & apprit à pratiquer toute espece de friponneries pour escroquer de l'argent.

Le Ciel paroissoit s'intéresser visiblement

au changement de sa conduite, en ne permettant pas qu'aucune de ses basses manœuvres demeurât impunie. Trois des plus robustes joueurs qui s'apperçurent une fois de ses tours, tomberent sur lui, & le chargerent de tant de coups, qu'il fut près d'en mourir sur la place.

On le transporta tout ensanglanté dans sa chambre. Son tuteur accourut, & lui prodigua les soins & les secours. Il attendit qu'il fût presque entièrement rétabli pour lui représenter, avec les expressions les plus touchantes, les malheurs dans lesquels il couroit se précipiter. Infortuné jeune homme, lui dit-il, qui vous porte à des excès si honteux? Vous déshonorez un nom que la probité de vos aïeux a rendu respectable. Vous ravissez à vos parens les douces espérances qu'ils formoient en cultivant votre éducation. Lorsque vos jeunes concitoyens, qui consacrent à l'étude le tems que vous perdez dans des scènes scandaleuses, seront recherchés dans votre patrie, & portés aux

fonctions les plus distinguées, vous, comme un homme abject & dangereux, vous vous verrez méprisé par la plus vile populace, & banni de toutes les sociétés de gens d'honneur.

Ces discours firent d'abord sur lui quelque légère impression. Il suspendit tout commerce avec les complices de ses égaremens; il se contenta de sa nourriture ordinaire, & l'étude sembloit prendre des charmes pour son esprit. Mais ces belles résolutions ne tarderent pas long-tems à s'évanouir. Il se rengagea peu-à-peu dans son train de vie ordinaire. Il vendit en secret les livres qu'on lui avoit donnés. Sa montre, son linge & ses habits eurent successivement le même sort; & il se dépouilla si bien lui-même, qu'il fut réduit à ne plus sortir de la maison.

Alors tous ses créanciers se réveillèrent à la fois; & sur le refus de son tuteur de satisfaire à leur avidité, ils écrivirent à son pere, en le menaçant de le faire arrêter, s'ils

n'en recevoient une réponse plus favorable. Qu'on se représente l'état du malheureux Pascal. Accablé des reproches de ses créanciers, & de l'indignation de son tuteur, des mépris des domestiques, & de ses propres remords, il ne lui restoit plus à attendre que la malédiction de ses parens. Il sentit qu'il avoit trop négligé de s'instruire pour trouver des ressources dans son travail. Quelquefois il lui venoit l'idée d'aller mendier sa subsistance ; mais son cœur orgueilleux ne pouvoit s'y résoudre. Il passa un jour entier dans sa chambre, au milieu des plus violentes agitations du désespoir, tordant ses bras, s'arrachant les cheveux, & maudissant ses vices ; mais toujours emporté par sa dépravation, il sortit le soir même pour aller boire dans une taverne le peu d'argent qui lui restoit encore.

Il s'y trouvoit en ce moment deux hommes qui venoient lever des recrues pour les Colonies. Ils remarquerent sur ses traits le trouble dont son ame étoit agitée. Ils se firent

firent un signe du coin de l'œil, & tournerent leur conversation sur l'Amérique. Ils parlerent de la beauté du pays, de la paie énorme que les troupes y recevoient. Ils peignirent les avantages qu'un jeune homme de famille y rencontroit en foule pour faire promptement une grande fortune. Ils nommerent plusieurs de leurs amis qui, de simples soldats, étoient devenus Officiers, & avoient épousé de riches veuves.

Pascal écoutoit ces discours avec une extrême avidité. Il se mêla bientôt à l'entretien, & demanda s'il ne pourroit point trouver de service parmi ces troupes. Je puis vous en procurer, lui dit un des recruteurs, quoique nous ayons déjà plus de sujets qu'il ne nous en faut ; mais vous paroissez mériter des préférences ; & il lui offrit quatre louis d'or pour son engagement.

Après quelques combats intérieurs, Pascal les reçut. Il passa le reste de la nuit à boire ; & dès le lendemain il fut envoyé dans une forteresse pour y apprendre l'exercice.

*Avril 1783.*

D

Il se trouva dans une société composée de payfans grossiers, d'apprentis fugitifs, de mendiants enlevés sur les grandes routes, & de voleurs sauvés du gibet. On lui donna pour maître un caporal dur & rébarbatif, qui, l'accablant d'injures & de coups de canne, lui fit éprouver toute sorte de honte & de douleurs.

Son malheur alloit encore s'accroissant chaque jour. L'argent qu'il avoit reçu en échange de sa liberté étoit déjà consumé dans la débauche. Du pain de munition, & une soupe dégoûtante, étoit tout ce qu'il avoit pour se soutenir. Lucas, jadis gardeur de porceaux, qui se trouvoit alors son camarade, étoit bien moins à plaindre. Accoutumé, dès l'enfance, à vivre de pain de seigle & de fromage, il se croyoit nourri comme un Prince, lorsqu'il pouvoit manger quelquefois un peu de viande demi-cuite; & il goûtoit d'une vieille poule avec autant de plaisir, que Pascal auroit goûté d'un faisan. Mais, pour celui-ci, quelle

devoit être sa peine, lorsqu'avec une moitié de hareng for , ou un tronc de chou baigné de graisse fétide, il pensoit aux morceaux friands qu'il avoit autrefois si recherchés !

Quelques jours après, l'ordre de partir arriva. Pascal reçut cette nouvelle avec plus de satisfaction qu'on ne l'auroit attendu. Si tu parviens une fois en Amérique, se disoit-il, tu es jeune & bien tourné, tu feras ta fortune comme tant d'autres Européens.

Au milieu de ces brillantes perspectives, il monta sur le vaisseau qui devoit le transporter avec sa troupe. Deux ou trois verres d'eau-de-vie qu'il but avant de s'embarquer, échauffèrent sa tête, & lui firent oublier ses parens. Il s'éloigna du rivage avec des cris de joie insensés. Mais cette joie ne fut pas d'une plus longue durée que l'ivresse qui l'avoit produite. Tous ceux qui n'avoient pas encore navigué, éprouverent des maux de cœur violens. Pascal, dont l'estomac étoit déjà affoibli par ses intempérances, en

souffrit plus que personne. Il passa plusieurs jours dans des défaillances continuelles. Il ne pouvoit supporter aucune nourriture. La seule vue des alimens révoltoit ses entrailles. Des fèves moïssies, du bœuf salé, du biscuit racorni, voilà toutes les friandises qu'il avoit maintenant à savourer. On avoit d'abord donné aux soldats une pinte de biere par jour pour les soutenir ; mais on les en sevrâ peu-à-peu, & il fallut se contenter d'une petite mesure d'eau, qu'on étoit encore obligé de faire filtrer, pour en tirer les vers dont elle étoit remplie.

Après deux mois de vives souffrances, auxquelles se joignoient chaque jour les terreurs & les accidens d'une traversée orageuse, il aborda, épuisé de fatigues, de maux & de chagrins. Son cœur aigri par les horreurs de sa situation, avoit laissé corrompre tous ses penchans ; & déjà son esprit ne s'ouvroit plus qu'à des idées de forfaits. La négligence de ses devoirs, & les bassesses qu'il commit dans le régiment,



l'en firent chasser avec ignominie. On crut devoir le renvoyer à sa famille, lié & garrotté au fond de la cale d'un vaisseau avec d'autres scélérats.

Qu'étoient devenus, dans cet intervalle, ses infortunés parens ? Hélas ! ils vivoient encore, s'il faut nommer du doux nom de la vie des jours consumés dans les angoisses & le désespoir. La honte des crimes de leur fils, dont toute leur ville natale étoit instruite, les avoit forcés de l'abandonner, pour chercher un asyle obscur. Ils traînoient leur déplorable existence dans une retraite écartée, sur le bord de la mer.

Ils y étoient à peine établis, lorsque le vaisseau qui portoit Pascal, vint aborder entre des rochers non loin de cette plage. Les criminels qu'on y tenoit renfermés, avoient brisé leurs chaînes ; & après avoir massacré l'équipage, ils s'étoient rendus maîtres du bâtiment. Ils en sortirent la nuit, pour aller piller les maisons répandues sur la côte. M. Dufresne, cette nuit

même, veilloit auprès du lit de sa femme que la douleur avoit réduite, après de longues souffrances, à une cruelle agonie. Dans les transports d'un violent délire, elle répétoit le nom de son fils, & l'appelloit pour l'embrasser, & lui pardonner avant de mourir. Tout-à-coup la porte est enfoncée, & dix scélérats se précipitent dans la chambre. Pascal étoit à leur tête, une hache à la main. M. Dufresne s'avance avec un flambeau; mais avant que son fils eût pu le reconnoître . . . . O nature ! nature ! . . . Je ne puis achever.

Enfans, si, après avoir lu cette horrible aventure, vous osiez vous familiariser avec la première idée du vice, tremblez de devenir, par degrés, criminels, & de finir, comme Pascal, par un parricide !

LE  
SORTILEGE  
NATUREL.

DRAME EN UN ACTE.

D 4

---

## PERSONNAGES.

Mde. DE GRAMMONT.

AUGUSTE, *son fils.*

JULIE, *sa fille.*

Le Chevalier d'ORGEVILLE.

ELISE, *sa sœur.*

GABRIEL,	} <i>Amis de Julie &amp;</i>	
LUCIEN,		} <i>d'Auguste.</i>
SOPHIE,		

JUSTINE, *femme-de-chambre de*  
*Mde. de Grammont.*

ROBERT, *vieux domestique.*

*La Scene se passe chez Mde. de Grammont, dans une salle basse qui donne sur le jardin.*

---

---

LE SORTILEGE  
NATUREL.

DRAME EN UN ACTE.

---

SCENE I.

JUSTINE (*debout devant une table  
couverte de jetons*).

J'AI beau compter & recompter,  
je n'en trouve jamais que quatre-  
vingt-quatorze. Il devrait pourtant  
y en avoir cent. Ne me parlez pas  
d'une maison où l'on reçoit des en-  
fans aussi tracassiers. Ils ne peuvent

mettre le pied dans un endroit, que tout n'y soit bouleversé en un tour de main. Allons, il faut que je visite d'abord tous les coins de la chambre.

*(Elle va furetant de côté & d'autre, sur les chaises, sur les fauteuils, jusques sur les fenêtres).*

## S C E N E. II.

Mde. DE GRAMMONT,  
JUSTINE.

Mde. DE GRAMMONT.

QUE cherches-tu donc, Justine, d'un air si inquiet ?

JUSTINE.

Des jetons, Madame.

Mde. DE GRAMMONT.

Est-ce que tu ne les vois pas là  
sur la table ?

J U S T I N E.

Je ne cherche pas ceux qui y  
sont, je cherche ceux qui man-  
quent.

Mde. DE GRAMMONT.

Mais il ne doit pas y en man-  
quer.

J U S T I N E.

Cela ne devrait pas être. Ce-  
pendant il y en a fix de moins. La  
bourse n'est-elle pas de cent ?

Mde. DE GRAMMONT.

Tu le fais comme moi.

J U S T I N E.

Eh bien, je ne puis en trouver

60      *Le Sortilege naturel.*

que quatre-vingt-quatorze. Ayez la bonté, Madame, de les compter vous-même.

Mde, DE GRAMMONT (*après voir compté*).

Effectivement, il n'y en a pas davantage. Le nombre étoit pourtant complet hier au soir, à la fin de notre partie. Mais qui t'a donné l'idée de venir voir si le compte s'y trouvoit.

J U S T I N E.

C'est qu'en entrant ici, j'ai vu que les enfans les avoient pris pour jouer.

Mde. DE GRAMMONT.

Je leur avois expressément défendu de toucher à cette bourse.



*Le Sortilège naturel.* 61

Ils en ont d'autres pour leur usage.  
Qui leur a donné ceux-là ?

J U S T I N E.

Ils ont bien su les prendre d'eux-mêmes.

Mde. D E G R A M M O N T.

D'eux-mêmes ? Ils me le paieront.  
Où sont-ils ?

J U S T I N E.

Dans le jardin, sans doute, avec  
leur petite société,

M. D E G R A M M O N T.

Fais-moi venir Julie..... Mais,  
écoute, n'est-il entré personne que  
mes enfans ?

J U S T I N E.

Oh ! leurs amis y sont venus aussi.  
Et qui peut savoir ? ...

62     *Le Sortilege naturel.*

Mde. DE GRAMMONT.

Quoi ! tu soupçonnerois....

J U S T I N E.

Je réponds de vos enfans, & de ceux de M. Duluc, comme de moi-même.

Mde. DE GRAMMONT.

Est-ce que tu ne répondrois pas également des autres ?

J U S T I N E.

Je ne les connois pas assez pour cela.

Mde. DE GRAMMONT.

Que dis-tu ? Des enfans de condition, dont les parens sont si pleins d'honneur ?

J U S T I N E.

Tenez, Madame,..... Je vais

appeller Mademoiselle Julie.... Mais  
la voici.

---

*S C E N E III.*

Mde. DE GRAMMONT,  
JULIE, JUSTINE.

Mde DE GRAMMONT.

QUI vous a permis, Mademoi-  
selle, de vous servir de mes jetons ?  
Ne vous avois-je pas défendu d'y  
toucher ?

JULIE.

Ce n'est pas ma faute, maman.

Mde DE GRAMMONT.

Et de qui donc, s'il vous plait ?

JULIE.

De M. d'Orgeville, & de sa sœur. J'avois tiré des cartes avec les jetons d'ivoire que vous avez bien voulu me donner. Fi donc ! ont-ils dit l'un & l'autre. Nous ne sommes pas accoutumés à jouer avec ces jetons-là. Il nous en faut d'argent. Là-dessus, ils se sont mis à fouiller dans tous les tiroirs, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé cette bourse.

Mde. DE GRAMMONT.

Pourquoi ne pas leur déclarer la défense que je vous ai faite ?

JULIE.

Bon ! ils ont bien voulu nous entendre ! Ils nous auroient battus,  
je

je crois, si nous n'avions pas voulu leur céder.

J U S T I N E.

Voilà des enfans bien élevés, à ce qu'il me paroît.

Mde. D E G R A M M O N T.

Il falloit au moins compter les jetons avant de sortir.

J U L I E.

C'est aussi ce que je voulois faire. Mais lorsque j'en avois compté une trentaine, M. d'Orgeville venoit les reprendre. Enfin, il les a jetés pêle-mêle dans la bourse, & nous a entraînés dans le jardin.

Mde. D E G R A M M O N T.

Mais savez-vous qu'il en manque six ?

*Avril 1783.*

E

JULIE.

Est il vrai, maman ?

Mde. DE GRAMMONT.

Comment, s'il est vrai, quand je vous le dis ? Voyez si l'on peut s'en reposer en rien sur vous ? C'est votre devoir de veiller à ce que rien ne se perde.

JULIE.

Eh mon Dieu, maman, j'étois assez embarrassée. Ces enfans sont si brouillons ! Il falloit les suivre sans cesse, & courir de l'un à l'autre, pour les empêcher de briser vos laques & vos porcelaines. Ils ont pu disperser les jetons, pendant que j'étois occupée d'un autre côté.

Mde. DE GRAMMONT.

Il faut pourtant qu'ils se trouvent.

J U S T I N E.

Je n'en fais qu'un moyen ; c'est de faire retourner les poches de tous ces petits Messieurs, avant qu'ils ne sortent.

Mde. DE GRAMMONT.

Fi donc, Justine ! J'irois faire cet affront à leurs parens !

J U L I E.

Oh ! je suis bien sûre qu'aucun d'eux n'est capable d'une bassesse.

Mde. DE GRAMMONT.

Je le crois aussi : mais à leur âge, on est capable d'une étourderie. Va, ma fille, va leur de-

68      *Le Sortilège naturel.*

mander poliment si quelqu'un de la compagnie, sans y penser, n'auroit pas mis des jetons, avec son argent, dans sa bourse. Ta commission est délicate, & demande beaucoup de ménagemens. Prends bien garde à n'offenser personne, en laissant entrevoir quelques soupçons injurieux.

JULIE.

Oui, maman, j'y vais.

Mde. DE GRAMMONT.

Accuse-toi devant eux de négligence ; & dis-leur qu'on s'en prendroit à toi, si ces jetons ne pouvoient se retrouver.

JULIE.

Je comprends à merveille. Laissez-moi faire.



Mde. DE GRAMMONT.

Tu diras, en passant, à Robert  
de venir me parler ici.

JULIE

Oui, maman.

---

S C E N E IV.

Mde. DE GRAMMONT,  
JUSTINE.

JUSTINE

*(Qui s'est occupée à chercher pen-  
dant la fin de la dernière scène).*

J E puis toujours bien répondre  
qu'ils ne sont pas dans cette pièce.

E 3

70.     *Le Sortilege naturel.*

Il n'y a pas un recoin que je n'aie  
visité.

Mde. DE GRAMMONT.

Voilà des choses qui ne devroient  
pas arriver dans ma maison. Je  
tremble, autant que je le desire, d'être  
éclaircie sur cet événement.

---

S C E N E   V.

Mde. DE GRAMMONT,  
JUSTINE, ROBERT.

ROBERT.

M E voici, Madame, que vou-  
lez-vous de moi ?

Mde. DE GRAMMONT.

Robert, c'est pour vous dire

qu'il manque six jetons d'argent.

R O B E R T.

Est-ce que Madame me soupçonneroit de les avoir détournés ?

Mde. D E G R A M M O N T.

A Dieu ne plaise, mon ami ! Je te connois trop bien pour avoir de pareilles idées. Mais comme tu as traversé l'appartement, je voulois te demander si tu ne les avois pas vus sur quelque fauteuil ?

R O B E R T.

Des jetons sur des fauteuils.

Mde. D E G R A M M O N T.

Je fais que ce n'est pas leur place : mais les enfans s'en sont servis pour jouer. Ils les auront peut-être

2      *Le Sortilege naturel.*

lissés étourdiment dans un coin ;  
& tu aurois pu les voir.

R O B E R T.

Je ne les ai pas vus, Madame.

Mde. D E G R A M M O N T.

Tant pis, me voilà fort embar-  
rassée. Je ne fais quel parti pren-  
dre. Il faut certainement qu'ils se  
soient perdus aujourd'hui. Je les  
comptai moi-même hier au soir.  
Mais cherchez donc, Justine.

J U S T I N E.

Vous avez vu, Madame, que je  
n'y ai pas perdu un moment. Les  
pauvres domestiques sont bien à  
plaindre, quand il s'égare quelque  
chose dans une maison. On gronde,

& l'on soupçonne même les plus honnêtes.

Mde. DE GRAMMONT.

Les plus honnêtes doivent me pardonner de les comprendre dans mes recherches, pour découvrir celui qui ne l'est pas.

R O B E R T.

Vous pouvez commencer par moi, Madame. Les fripons sont les premiers à se fâcher de ce qu'on les suspecte.

J U S T I N E.

Je ne crains rien de ce côté, Dieu merci. Mais c'est toujours un affront pour des domestiques, lorsqu'il se fait des recherches dans une maison.

Mde. DE GRAMMONT.

Mettez-vous un moment à ma place ; que feriez-vous ?

ROBERT.

Ce que je ferois, Madame ? Il me vient une idée ; & si vous me permettez de l'exécuter, je vous garantis que je retrouverai ce que nous cherchons.

Mde. DE GRAMMONT.

Mais songes-tu qu'il ne faut compromettre personne ? Quel est ton dessein ?

ROBERT.

Je ne puis vous le dire. Un seul mot le feroit manquer. Ayez la bonté seulement de faire assembler ici toute le monde. Je vous promets

que le voleur se dénoncera lui-même.

Mde. DE GRAMMONT.

Je ne fais si je dois. . . .

R O B E R T.

Vous me connoissez , ma chere Maîtreſſe. Soyez ſûre que perſonne n'aura à ſe plaindre que le coupable, & je ne crois pas que vous veuilliez le ménager.

Mde. DE GRAMMONT.

Eh bien, je connois ta prudence; je m'en rapporte à toi.

R O B E R T.

Bon ! je vais tout diſpoſer pour mon fortilege. N'en foyez point effrayée. Rien n'eſt plus naturel.

*(Il ſort).*

---

---

*SCENE VI.*

Mde. DE GRAMMONT,  
JUSTINE.

JUSTINE.

MADAME, il a parlé de fortilege, avez-vous entendu ? Si je n'étois pas si sûre d'être innocente, j'en mourrois d'avance de frayeur.

Mde. DE GRAMMONT.

Taisez-vous donc, imbécille.



---

*S C E N E   V I I .*

Mde. DE GRAMMONT,  
AUGUSTE, JUSTINE.

Mde. DE GRAMMONT.

**T**E voilà, Auguste ? D'où vient cet air empressé ? Est-ce que tu me rapportes les jetons ?

AUGUSTE.

Non, maman ; je ne fais que d'apprendre qu'il vous en manque six. Ma sœur vient de nous le dire.

Mde. DE GRAMMONT.

Et comment a-t-on reçu cette nouvelle ?

AUGUSTE.

Nous avons tous été bien surpris. Les petits Duluc & leur sœur veulent venir se défendre auprès de vous. Ils sont très-fâchés, maman.

Mde. DE GRAMMONT.

Comment donc ? Je les suspecte moins que personne au monde. Et M. d'Orgeville ?

AUGUSTE.

Oh ! il est furieux. Il dit que c'est lui faire une bien mauvaise réception, que de le regarder comme un voleur.

Mde. DE GRAMMONT.

J'espère que Julie n'aura pas employé d'expression désobligeante ?

AUGUSTE.

Non, maman, au contraire. Elle a parlé avec beaucoup de politesse.

Mde. DE GRAMMONT.

Pourquoi donc M.d'Orgevilles'est-il emporté ? Il n'y avoit rien de personnel pour lui.

AUGUSTE.

Je ne fais, mais sa sœur l'a tiré à part : il n'a pas daigné seulement l'écouter. Il vouloit s'en aller tout de suite. Par bonheur son chapeau est resté ici. Il revient le chercher : mais il a déclaré qu'il partiroit sur l'heure. Il menace d'aller se plaindre à son papa.

Mde. DE GRAMMONT.

Il ne sortira point, & je veux

moi-même prévenir son pere, lorsqu'il viendra le chercher.

AUGUSTE.

Tous les autres desirent & demandent à haute voix de venir se justifier auprès de vous.

Mdc. DE GRAMMONT.

Ils n'ont à se justifier de rien. Je ne voulois que savoir s'ils étoient en état de me donner quelques éclaircissémens. Ils sont tous assez bien nés pour que je ne leur impute aucune indignité. Mais je connois les fantaisies des enfans. Ils veulent tout voir, toucher à tout : & par inadvertence, on peut mettre une chose dans sa poche, sans avoir intention de la voler.

AUGUSTE.

AUGUSTE.

Eh mon Dieu, oui ! J'avois bien pris l'autre jour, sans le savoir, la bourse de ma sœur.

Mde. DE GRAMMONT.

Doucement, je les entends sur l'escalier. Justine, laisse-moi seule avec eux, & va voir si Robert fait ses préparatifs.

JUSTINE.

J'y vais pour vous obéir, Madame ; mais ce n'est qu'en tremblant.

*Avril 1783.*

F

---

*S C E N E   V I I I .*

Mde. DE GRAMMONT,  
AUGUSTE, JULIE, le Cheva-  
lier d'ORGEVILLE, ELISE,  
GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE.

Mde. DE GRAMMONT.

BONJOUR, mes petits amis, je suis  
enchantée de vous voir.

D'ORGEVILLE.

Mademoiselle Julie vient de nous  
dire, Madame, qu'il manquoit six  
des jetons d'argent, avec lesquels  
nous avons joué ici par malheur.  
J'en suis très-fâché; mais je ne

m'attendois pas qu'on pût soupçonner quelqu'un de la compagnie de les avoir pris. Je vous réponds au moins pour moi, & pour ma sœur.

Mde. DE GRAMMONT.

Que le Ciel me préserve d'avoir de mauvaises idées de personnes de votre condition ! Ma fille ne vous a certainement pas témoigné que j'eusse la moindre crainte ?

ELISE.

Non, Madame ; elle nous a demandé seulement si nous les avions emportés, par mégarde, ou pour jouer dans le jardin.

Mde. DE GRAMMONT.

Vous auriez pu le faire innocemment, Je ne vois qu'elle seule

84      *Le Sortilège naturel.*

de coupable en toute cette affaire.  
C'est de ne vous avoir pas fait jouer  
avec les jetons que je lui ai donnés  
pour son usage.

GABRIEL.

Nous n'aurions pas plus emporté  
des autres que de ceux-là.

LUCIEN.

Oh mon Dieu ! je n'aurois ja-  
mais osé remettre le pied dans la  
maison, si j'avois pris seulement une  
épingle chez vous.

SOPHIE (*en vuidant ses poches*).

Tenez, voici mes poches. Je  
n'en ai pas d'autres à mon fourreau.

Mde. DE GRAMMONT.

Eh non, mes enfans ! je vous ai  
déjà dit combien j'étois loin d'a-



*Le Sortilege naturel.* 85

voir de ces idées. La perte de fix  
jetons n'est pas considérable. Cepen-  
dant je ne puis vous cacher qu'elle  
m'affecte sensiblement. Je voudrois,  
pour dix fois ce qu'ils valent, qu'ils  
ne fussent pas égarés.

D' O R G E V I L L E.

Quand ils ne vaudroient qu'une  
bagatelle, ils ne devroient pas s'être  
perdus parmi nous. Mais on a des  
valets ; & ces gens-là ne sont pas  
toujours fideles. Ce n'est pas la pre-  
miere fois qu'on s'en est plaint au  
château.

J U L I E.

Et moi, je vous assure que cela  
n'est jamais arrivé dans notre maison.

AUGUSTE.

Je répondrois , la main sur le feu, de tous nos domestiques.

Mde. DE GRAMMONT.

J'ai mis en eux, depuis longtems, la plus grande confiance ; cependant, M. le Chevalier, si vous aviez observé quelque chose, vous m'obligeriez de m'en avertir.

D'ORGEVILLE.

Oh ! rien, rien. . . . Mais quand nous sommes allés dans le jardin, n'ai-je pas vu la femme-de-chambre entrer ici ?

Mde. DE GRAMMONT.

Justine ? M. le Chevalier ! Oh ! je suis tranquille sur son compte. Depuis six ans qu'elle est chez moi,

tout passe entre ses mains : & si elle avoit eu des projets sur ma fortune, elle auroit pu détourner des effets d'une bien plus grande importance.

D'ORGEVILLE.

Votre vieux domestique n'y est-il pas entré aussi ? Il n'a pas une figure très-heureuse, ce grison-là. Je ne voudrois pas le rencontrer le soir sur mon chemin.

Mde. DE GRAMMONT.

Fi donc, Monsieur ! qui peut vous avoir donné ces préventions contre l'honnête Robert ? C'étoit l'homme affidé de mon beau pere ; & il est plus ancien que moi dans la famille. S'il pouvoit devenir in-

88      *Le Sortilege naturel.*

fidele, ni vous, ni moi, nous n'aurions plus sur la terre personne à qui nous confier.

D'ORGEVILLE.

Enfin, Madame, quelqu'un peut s'être glissé dans le fallon après nous.

Mde. DE GRAMMONT.

Oui, cela pourroit être; & je vais m'en éclaircir. Amusez-vous à jouer jusqu'à mon retour.

D'ORGEVILLE.

Non, Madame; après ce qui s'est passé, je ne puis rester ici plus long-tems. Monsieur Auguste, ne sauriez-vous point ce qu'est devenu mon chapeau?

AUGUSTE.

Robert l'a pris pour le nettoyer.  
Il vous le rapportera.

D'ORGEVILLE.

Il me le faut sur le champ.

ELISE.

Est-ce que tu ne veux pas attendre mon papa ? Tu fais qu'il doit venir nous chercher dans sa voiture.

Mde. DE GRAMMONT.

Je ne souffrirai point que vous vous en retourniez à pied. Il y a près d'une lieue d'ici au château. Attendez-moi, je vous prie, je ne tarderai guere à revenir.

---

*S C E N E IX.*

AUGUSTE, JULIE, D'OR-  
GEVILLE, ELISE, GABRIEL,  
LUCIEN, SOPHIE.

D'ORGEVILLE.

**J**E suis fort surpris que votre ma-  
man ait osé se permettre des soup-  
çons à notre égard. Des personnes  
comme nous voler des jetons !

JULIE.

Elle n'a jamais eu cette pensée,  
Monsieur. Elle a pu croire que  
nous les aurions mis, par distrac-  
tion, dans notre poche : & j'au-

rois été capable, aussi bien qu'un autre, de cette étourderie. Mais voler ! il n'y a pas un mot qui ressemble à cela dans tout ce qu'elle a dit.

D'ORGEVILLE.

S'il n'y avoit eu ici que de petits bourgeois, (*en regardant Gabriel, Lucien & Sophie*). elle auroit pu croire tout ce qu'elle auroit voulu ; mais elle devoit bien savoir faire une différence.

GABRIEL.

C'est de nous apparemment que vous entendez parler, Monsieur ; votre regard me le dit. Mais il faut que je vous dise à mon tour, qu'ici à la campagne, c'est la maniere de

penfer & de vivre, & non la naiffance, qui fait la véritable noblefle.

D'ORGEVILLE.

Voyez donc comme ces campagnards s'anobliffent, pour un petit coin de terre qu'ils labourent ! Vous êtes bien heureux qu'il n'y ait pas d'autres enfans que vous dans notre voifinage, & que nous foyons obligés, M. Augufte & moi, de vous recevoir dans notre compagnie, pour nous aider à nous divertir. A la ville, nous n'auriez pas eu cet honneur, je vous en réponds, malgré votre maniere de vivre & de penfer.

AUGUSTE.

Parlez pour vous feul, M. d'Or-



geville. A la ville, comme ici, je me ferai toujours honneur de la société de mes chers amis.

JULIE.

Oui certainement, Monsieur le Chevalier. Ils nous donnent plus de bons exemples dans un jour, que nous n'en recevriens dans un an d'une douzaine de petits gentils-hommes comme vous.

ELISE.

Voilà, mon frere, ce que tu mérites. Pourquoi les attaquer ?

D'ORGEVILLE.

Ne vas-tu pas aussi faire la Philosophe, toi ? Tu penses certainement comme moi dans le fond du cœur, quoique tu n'en dises rien.

94      *Le Sortilege naturel.*

Est-ce que tu as oublié ce que maman nous répète tous les jours des enfans de bourgeois ? “ Ne vous mêlez jamais avec les petites gens. Dans une basse condition, on ne peut avoir que des sentimens bas.”

AUGUSTE.

Est-ce que vous croiriez mes amis capables de prendre quelque chose dans une maison étrangère ?

GABRIEL.

Dites, Monsieur. Nous avez-vous vu seulement approcher de la table ?

SOPHIE.

Au lieu que je vous ai vu, moi, tenir des jetons dans votre main, & les regarder même de fort près.

*(D'Orgéville s'élance vers elle, & veut la frapper. Auguste & Gabriel se mettent devant lui, & le retiennent).*

AUGUSTE.

Doucement, doucement, c'est à moi que vous aurez à faire.

GABRIEL.

Non, mon ami, je saurai bien défendre ma sœur. Qu'il ose seulement la menacer! Je lui déclare que je ne suis pas plus épouvanté de sa taille que de sa noblesse.

D'ORGEVILLE.

Oh! je ne suis pas fait pour me battre avec de petits bourgeois.

JULIE.

Fort bien. Et vous ne vous se-

96      *Le Sortilege naturel.*

riez pas compromis sans doute à  
battre une petite bourgeoise ?

D'ORGEVILLE.

Je ne laisse pas attaquer mon hon-  
neur.

E L I S E.

Cette petite fille auroit encore  
mieux fait de se taire.

J U L I E.

C'est une enfant : & l'on peut  
bien lui pardonner, sur-tout lorf-  
qu'elle dit la vérité.

D'ORGEVILLE.

La vérité ? Qu'entendez - vous  
donc par là ?

G A B R I E L.

Que vous avez tenu des jetons  
dans vos mains, & que vous les  
avez

avez regardés. Rien de plus. A-t-elle dit autre chose ? Et cela n'est-il pas vrai ?

D' O R G E V I L L E.

Je ne m'abaisse pas à vous répondre.

G A B R I E L.

Rien de mieux à faire, lorsqu'on n'a que de mauvaises raisons à repliquer.

*Avril 1783.*

G

---

---

*S C E N E X.*

Mde. DE GRAMMONT,  
AUGUSTE, JULIE, D'OR-  
GEVILLE, ELISE, GA-  
BRIEL, LUCIEN, SOPHIE.

Mde DE GRAMMONT.

QU'EST-CE donc que ce vacarme,  
Messieurs ? Est-ce qu'il y a des que-  
relles dans ma maison ?

D'ORGEVILLE.

J'espere, Madame, que vous me  
vengerez des insultes que je viens  
de recevoir de ces gens-là.

Mde. DE GRAMMONT.

Qui appelez-vous ces gens-là ?

Je ne suis pas accoutumée à entendre nommer ainsi ces Messieurs, & moins encore à recevoir des plaintes sur leur compte.

AUGUSTE.

C'est qu'ils n'ont pas été d'humeur de souffrir les grands airs avec lesquels on vouloit les traiter.

JULIE.

Oui, Monsieur le Chevalier est mécontent de ce que nous ne lui avons pas donné une société de jeunes Princes.

GABRIEL.

Il s'imagine qu'on doit nous soupçonner d'avoir pris les jetons, plutôt qu'une personne de sa naissance.

LUCIEN.

Comme si nous n'avions pas  
notre honneur à garder comme lui !

SOPHIE.

Et ne vouloit-il pas aussi me  
battre ? Heureusement que mon  
frere a su lui rabattre son caquet.

Mde. DE GRAMMONT.

Mais cela n'est pas croyable.

ELISE.

C'est que mon frere est un peu  
vif.

Mde. DE GRAMMONT.

La vivacité sied très-bien à son  
âge. Mais il ne faut pas être dé-  
daigneux, turbulent & inconfidéré.



---

S C E N E XI.

Mde. DE GRAMMONT,  
AUGUSTE, JULIE, D'ORGE-  
VILLE, ELISE, GABRIEL,  
LUCIEN, SOPHIE, ROBERT  
*(portant un Coq dans une cor-  
beille couverte d'une serviette).*

ROBERT.

IL n'y a rien à dire, Madame ;  
tous les gens de votre maison sont  
innocens, aussi vrai que je m'appelle Robert, & que mon Coq est  
un devin, qui ne se trompe jamais.

SOPHIE *(en sautant de joie).*

Oh ! un Coq ! un Coq !

G 3

R O B E R T.

Oui, ce n'est pas autre chose. Voyez-vous ? (*Il soulève à demi la serviette, & laisse entrevoir un peu la crête & le cou de l'animal*). Vous voyez bien ? C'est un Coq, mais un Coq qui n'a jamais eu son pareil. Il me dit des choses que personne au monde ne peut savoir. S'il y a un brin de paille de perdu, je n'ai qu'à lui faire ma consultation, & il devine tout de suite qui l'a dérobé, quand il feroit à dix lieues de là, & qu'on l'auroit mis sous trente ferrures.

J U L I E.

Tu pourras donc découvrir qui a pris les jetons ?

R O B E R T.

Comment, si je le pourrai ? Dernièrement, au cabaret, on m'avoit escamoté ma pipe. Je courus tout de suite chercher mon Coq, & il m'apprit que c'étoit ce vilain postillon, qui s'est cassé la jambe depuis ce tems-là.

S O P H I E.

Vous savez donc faire parler votre Coq ?

R O B E R T.

Oui vraiment, comme les Coqs savent parler, *Co, Co, Coquerico*. Avec cela, nous nous entendons à merveille, tout comme si je discourrois avec vous.

JULIE.

Tu ne nous avois pas instruit  
de son talent ?

ROBERT.

C'est qu'ordinairement rien ne  
se vole dans cette maison.

JULIE.

Maman, je vous en prie, laissez-lui faire son tour.

Mde. DE GRAMMONT.

Je le veux bien. Cela vous donnera du moins un quart - d'heure d'amusement. Allons, Robert, tu peux commencer.

ROBERT.

Oh, Madame ! on ne va pas si vite. Il me faut d'abord une chambre où il n'y ait pas un rayon de jour.

Mde. DE GRAMMONT.

Rien de plus facile. Il n'y a qu'à fermer les volets.

JULIE.

Maman, je cours les pousser en dehors.

Mde. DE GRAMMONT.

Tu n'y faurois atteindre. Robert se chargera de ce soin.

ROBERT.

Oui, Madame, j'y vais.

*(Il sort).*

---

---

*S C E N E XII.*

Mde. DE GRAMMONT,  
AUGUSTE, JULIE, D'OR-  
GEVILLE, ELISE, GABRI-  
EL, LUCIEN, SOPHIE.

*(Aussi-tôt que Robert est sorti, tous les enfans s'attroupent autour de la corbeille, soulèvent la serviette, & regardent dessous. D'Orgeville seul se tient éloigné. Sa contenance annonce du trouble & de l'embarras).*

AUGUSTE.

CE Coq a certainement quelque chose de surnaturel. Ses yeux font

étincelans comme deux étoiles.

JULIE.

Et sa crête, comme elle est rouge !  
Comme elle se dresse, & s'agite sur  
sa tête !

SOPHIE.

Vous imaginez donc qu'il fait faire  
tout ce que dit Robert ?

LUCIEN.

Notre papa nous a instruit de ce  
qu'il falloit croire de tous ces contes  
de bergers.

GABRIEL.

Robert est un vieux chasseur ; &  
je suis sûr qu'il s'entend mieux à  
faire taire les oiseaux avec son fusil,  
qu'à faire parler les Coqs avec sa  
baguette.

E L I S E.

Que fait-on ? J'ai entendu raconter à ma bonne des choses si extraordinaires !

D' O R G E V I L L E.

Comment peux-tu écouter de pareilles sottises, ma sœur ? Si j'avois mon chapeau. . . . .

Mde. D E G R A M M O N T.

Tant mieux, Chevalier, que vous en ayiez cette idée. Je voudrois qu'on parvînt à détromper Robert de ses imaginations. Un Coq, deviner les voleurs ! Quelle simplicité !

D' O R G E V I L L E (*avec affectation*).

Nous allons bien rire, je crois, à ses dépens.



*(Les volets se ferment tout-à-coup).  
(Avec inquietude).*

Mais pourquoi donc cette obscurité ? Je n'aime pas à être dans les ténèbres, moi.

JULIE.

Maman, si le Coq ne voit personne, comment pourra-t-il reconnaître le voleur ?

Mde. DE GRAMMONT.

Je n'y comprends rien.

SOPHIE.

Je voudrois bien avoir le secret de le faire chanter. Allons, mon petit Coq, vois combien il fait noir. Chante-nous un peu de ton

110      *Le Sortilege naturel.*

Coquerico de minuit. . . . Il ne dit  
mot.

J U L I E.

Apparemment qu'il n'obéit qu'à  
la voix de son maître.

*(Robert rentre dans le salon).*

---

S C E N E   X I I I .

Mde. D E   G R A M M O N T ,  
AUGUSTE, JULIE, D'ORGE-  
VILLE, ELISE, GABRIEL,  
LUCIEN, SOPHIE, ROBERT.

Mde. D E   G R A M M O N T .

T E voilà content, Robert ? Il n'y  
a plus de jour.

R O B E R T .

Oui, Madame. C'est bien comme  
cela. Maintenant, ceux qui n'ont  
rien à se reprocher, peuvent de-  
meurer ici. Mais s'il y a quel-  
qu'un de coupable, je lui conseille

112     *Le Sortilège naturel.*

de s'en aller. Quoi ! tout le monde  
reste ?

D'ORGEVILLE.

Voyez la belle finesse ! Crois-tu  
qu'on en soit la dupe ?

ROBERT.

Je vois donc qu'il faut employer  
ma grande magie.

*(Il fait siffler sa baguette , en  
la faisant tournoyer rapidement  
dans l'air. Puis on l'entend tracer  
à terre des cercles redoublés autour  
de la corbeille, en prononçant à  
haute voix des mots barbares).*

Voilà qui se dispose à merveille.

Or ça, mon Coq, prends bien garde  
aux fripons

Qui nous ont volé nos jetons.

Allons

Allons, mes petits Messieurs, & mes petites Demoiselles, approchez-vous. Que chacun, à son tour, vienne passer la main droite sous la serviette, & caresser mon Coq sur le dos. Vous entendrez le beau ramage qu'il fera quand il sera touché par le criminel.

Or ça, mon Coq, prends bien garde  
aux fripons

Qui nous ont volé nos jetons.

Eh bien ! est-ce qu'aucun de vous  
n'ose commencer ?

Mde. DE GRAMMONT.

Comment donc ? On pourroit  
croire que vous êtes tous coupables ?

S O P H I E.

Je suis la plus petite ; mais je  
vais donner l'exemple, moi,

*Avril 1783.*

H

*(Elle leve d'une main la serviette,  
& passe l'autre deux ou trois fois  
sur le dos du Coq).*

Voyez-vous ? il ne chante pas.  
Ce n'est donc pas moi qui ai volé ?

R O B E R T.

Fort bien. Passez maintenant de  
ce côté, votre main par derrière.  
Y est-elle ?

S O P H I E.

Touchez.

R O B E R T.

Bon. A vous, M. Auguste.

A U G U S T E.

Oh ! je ne crains pas plus que  
Sophie.—Voilà qui est fait. Voyez

s'il a chanté ? Tiendrai - je aussi la main derriere ?

R O B E R T .

Eh sûrement ! c'est pour tous. Passez donc là. Allons, un autre.

J U L I E .

J'y vais. — S'il avoit chanté pour moi, il auroit été un grand menteur.

R O B E R T .

Rangez-vous auprès de votre frere. Qui vient maintenant ?

E L I S E .

C'est à mon tour. — Muet comme un poisson ! Ce n'est pourtant pas faute de le toucher. J'ai passé ma main quatre fois.

H 2

ROBERT.

Toutes les mains font-elles au moins derriere le dos ?

SOPHIE, AUGUSTE, JULIE, ELISE.

Oui, oui, oui, oui.

GABRIEL & LUCIEN.

Après vous, Monsieur le Chevalier.

D'ORGEVILLE.

Bon ! je donne bien dans ces bêtises, moi.

Mde. DE GRAMMONT.

Est-ce que vous voulez faire manquer notre jeu ? Un peu de complaisance, je vous prie.

D'ORGEVILLE.

Oh ! s'il ne tient qu'à cela, de



tout mon cœur. — Je ne vois pas qu'il ait chanté pour moi plus que pour les autres.

S O P H I E.

O mon Dieu ! il n'y a plus que mes freres. Est-ce que ce feroit l'un des deux ? . . . . . Oh non ! je ne le crois pas.

*(Gabriel & Lucien font la même cérémonie , sans que le Coq pousse un seul cri. Alors, tous les enfans partent d'un grand éclat de rire, en s'écriant) :*

Et le voleur ? Le voleur ? Il n'y en a donc pas ?

Mde. DE GRAMMONT.

Robert, vous devriez renvoyer votre Coq au Sabat. Il n'est pas

encore assez grand Sorcier. Cependant mes jetons ne se retrouvent point.

ROBERT.

Voilà qui me confond. Mais patience. Ne bougez pas. Toujours la main derriere le dos.

*(Les enfans veulent se déranger).*

Restez donc là, vous dis-je. C'est comme du vif-argent ; cela ne fau-  
roit tenir en place.

*(A Madame de Grammont).*

Madame, il faut qu'il manque quelque chose à mes cercles. Je vais chercher une lumiere, pour voir. Ayez soin, je vous prie, que personne ne se déplace jusqu'à mon retour.

*(Il sort).*

---

*SCENE XIV.*

Mde. DE GRAMMONT,  
AUGUSTE, JULIE, D'OR-  
GEVILLE, ELISE, GABRIEL,  
LUCIEN, SOPHIE.

D'ORGEVILLE.

J E favois bien , moi , ce qui ar-  
riveroit de tout cela. Pures bê-  
tises !

SOPHIE.

C'est un Coq-à-l'âne, son Coq.

ELISE.

Je suis bien-aise de le voir at-  
trapé.

H 4

JULIE.

Qu'est-ce qu'il veut donc faire encore avec sa lumière ?

Mde. DE GRAMMONT.

Nous le saurons.

SOPHIE.

Je voudrais voir le Coq, à présent. Il doit avoir l'air bien honteux, je crois.

---

S C E N E X V.

Mde. DE GRAMMONT,  
AUGUSTE, JULIE, D'OR-  
GEVILLE, ELISE, GABRIEL,  
LUCIEN, SOPHIE, ROBERT.

*(Robert revient avec un flambeau. Il marche vers l'endroit où tous les enfans sont rangés. Il s'arrête à Sophie qui se trouve la première).*

ALLONS, donnez-moi votre petite main. *Elle lui tend la main gauche).* Non, pas celle-là; celle qui est derrière le dos. Bon.

SOPHIE (*en regardant sa main, & poussant un grand cri*).

O mon Dieu, quelle vilaine main j'ai là ! noire comme du charbon ! Est ce qu'elle restera noire toujours ?

R O B E R T.

N'ayez pas peur, j'en parlerai à mon Coq : il vous la rendra blanche comme la neige.

(*Les autres enfans n'ont pas la patience d'attendre que Robert vienne visiter leurs mains. Ils regardent avec précipitation ; & on les entend s'écrier presque tous à la fois*) :

A U G U S T E.

Comme j'ai les doigts tout noirs !

JULIE.

Et moi donc ? Ce vilain Robert !

ELISE.

Le Coq mériterait qu'on lui tordit le cou.

GABRIEL.

Je n'ai pas mal accommodé mes manchettes.

LUCIEN.

C'est comme si j'avois trempé la main dans le pot au noir.

D'ORGEVILLE (*élevant ses mains d'un air triomphant*).

Voyez-vous ? il n'y a que moi qui les ai conservé propres.

ROBERT (*courant à lui, & le saisissant par le collet.*)

C'est donc vous, M. le Cheva-

lier qui avez les jetons. Rendez-les tout de suite, sinon je vous fouille, & vous noircis de la tête aux pieds.

E L I S E.

Le noircir ? O mon frere ! que deviendrois-tu ? Si tu les as, dépêche-toi de les rendre.

Mde. DE GRAMMONT.

Songez-vous, Robert, à ce que vous dites ?

R O B E R T.

Je suis sûr de mon fait. Les jetons, ou un visage de negre le plus foncé du Congo.

D'ORGEVILLE (*en pâlissant, & avec une profonde consternation*).

Se pourroit-il que sans y penser ? ..



*(Il fouille dans ses poches).*

Il est vrai que je les ai tenus dans les mains. . . . .

*(Il fait comme s'il les trouvoit tout-à-coup dans un coin de sa veste).*

Eh mon Dieu, les voilà! Qui auroit imaginé? . . . .

*(Tous les enfans paroissent frappés de surprise, & d'Orgeville de confusion).*

Mde. DE GRAMMONT.  
Robert!

*(Il s'approche d'elle).*

*(Haut).* Emportez votre Coq & votre lumière, & allez nous ouvrir les volets.

126    *Le Sortilege naturel.*

(*Bas*). Gardez-vous d'apprendre  
aux domestiques comment vous  
avez retrouvé les jetons. Dites qu'ils  
étoient au fond d'un tiroir.

R O B E R T.

Il fuffit, Madame.

(*Il sort*).

---

S C E N E   X V I.

Mde. DE GRAMMONT,  
AUGUSTE, JULIE, D'OR-  
GEVILLE, ELISE, GA-  
BRIEL, LUCIEN, SOPHIE.

Mde. DE GRAMMONT (*aux en-  
fans*).

MES amis, passez dans ce ca-  
binet, vous trouverez de l'eau pour  
laver vos mains. Prenez bien garde  
à salir vos habits.

S O P H I E.

Oui, pourvu que ce noir s'en  
aille. Si j'allois rester barbouillée !

Mde. DE GRAMMONT.

Ce n'est qu'une détrempe de suie ; une goutte d'eau l'emportera. Vous , M. le Chevalier , comme vos mains sont propres, vous pouvez rester ici.

*Les enfans passent dans le cabinet).*

S C E N E XVII.

Mde. DE GRAMMONT,  
D'ORGEVILLE.

Mde. DE GRAMMONT.

E H bien, Monsieur, se peut-il que vous soyez coupable d'une action aussi basse ? Le voilà pourtant  
ce

ce jeune Gentilhomme qui étoit si dédaigneux tout-à-l'heure envers d'honnêtes enfans de bourgeois, qui croyoit sa noblesse compromise dans leur société ! Ce n'est qu'un vil filou.

D'ORGEVILLE.

Pardonnez-moi, Madame, . . . .  
c'est que je jouois avec les jetons ; . . .  
& sans y penser . . . . . Je ne puis  
vous dire comment ils se trouvent sur  
moi.

Mde. DE GRAMMONT.

Indigne excuse qui aggrave encore votre faute ! Comment peut-on, à votre âge, montrer tant d'assurance & de front ?

*Avril 1783.*

I

D'ORGEVILLE.

Certainement, Madame, je n'avois pas de mauvais desseins... C'est que j'étois si honteux qu'on pût me prendre pour un voleur!

Mde. DE GRAMMONT.

Mais, après les ménagemens & la délicatesse que j'avois dit à ma fille d'employer en les demandant, vous n'auriez pas eu à rougir de vous fouiller & de les rendre. Cela n'auroit passé que pour une pure inadvertence, une simple étourderie.

D'ORGEVILLE.

Je n'y pensois pas.

Mde. DE GRAMMONT.

Et à quoi pensiez-vous, lorsque

vous avez voulu faire tomber mes soupçons sur de braves domestiques, & sur les amis de mes enfans ? A quoi pensiez-vous, lorsque vous avez fait semblant de passer la main dans la corbeille, & de caresser le Coq ?

D'ORGEVILLE.

Mais je l'ai caressé.

Mde. DE GRAMMONT.

Allez, petit scélérat ; non, je ne trouve pas ce mot trop fort pour vous. Heureusement que vous n'avez pas acquis assez d'expérience pour savoir cacher vos crimes. Vous avez touché le Coq, dites-vous ? Et ne voyez-vous pas que vous vous seriez noirci les mains, puisqu'il

avoit sur le dos une détrempe de suie ? Les autres n'ont pas eu peur de le caresser, parce que leur conscience ne leur reprochoit rien ; mais vous, la crainte où vous étiez que l'artifice de Robert ne fût réellement un sortilege, vous a retenu. Vous avez cru ne pas vous trahir, par ce qui vous a précisément décelé. Vous méritez que je raconte cette belle aventure à Monsieur votre pere lorsqu'il viendra vous chercher ce soir.

D'ORGEVILLE (*se jettant à ses genoux*).

Oh non, Madame ! je vous en supplie. Il me battroit, il m'étoufferoit sous ses pieds.



Mde. DE GRAMMONT.

Ce seroit peut-être mieux que d'élever un monstre qui le déshonorerait un jour par des infamies. Car, de quoi ne ferez-vous point capable dans un âge plus avancé, puisque dès l'enfance vous êtes déjà familier avec le crime ?

D'ORGEVILLE.

Ah ! Madame, pardonnez-moi par pitié. Jamais, jamais. ....

Mde. DE GRAMMONT.

Combien de fois n'avez-vous pas fait ces promesses ? Ce n'est pas ici votre coup d'essai. Toutes les circonstances me l'annoncent. Un enchaînement de mensonges si impudens !

D'ORGEVILLE.

Eh bien , si vous apprenez que de ma vie je touche à quelque chose que ce soit au monde. . . .

Mde. DE GRAMMONT.

Avant tout, dites-moi, que vouliez-vous faire de ces jetons ? Vous ne pouviez espérer de vous en servir, sans qu'on les reconnût. C'étoit donc pour les vendre ?

D'ORGEVILLE.

Oh, ne le croyez pas ! c'est qu'ils me faisoient plaisir à la vue. Je me figurois que c'étoit comme d'autres jouets ; & je les ai mis dans ma poche seulement pour les avoir à moi.

Mde. DE GRAMMONT.

Comment pouvez-vous avoir envie de ce qui appartient aux autres ? De quel droit sur-tout osez-vous le prendre, & vous l'approprier ? Avouez-le-moi, Monsieur, est-ce la première fois ?

D'ORGEVILLE (*en se cachant le visage*).

Hélas, non, Madame ! j'en ai pris aussi de tems-en-tems à la maison : & comme on n'a jamais su que c'étoit moi, je pensois encore aujourd'hui. ....

Mde. DE GRAMMONT.

Voilà une très-mauvaise pensée ! Quand il n'y auroit personne sur la terre qui pût s'en appercevoir,

136 *Le Sortilege naturel.*

ne savez-vous pas que Dieu voit tout, & qu'il ne laisse rien impuni ? Peut-être que cet événement est pour votre bien ; & vous vous corrigerez beaucoup mieux , lorsque vous aurez été châtié comme vous le méritez.

D' O R G E V I L L E .

Ah ! que ce soit par vous, par tout le monde, mais non par mon papa. Qu'il n'en sache rien, je vous en conjure ! Dites-le, si vous voulez , à maman, ou à mon Précepteur.

Mde. D E G R A M M O N T .

Oui, je sens combien cette nouvelle affligeroit mortellement Monsieur votre pere : & par égard pour

lui, non pour vous, je veux bien la lui cacher ; mais à condition que vous viendrez ici avec votre Précepteur, & que vous me ferez en sa présence une promesse sacrée de vous corriger. Je le prierai de veiller sur votre conduite ; & s'il vous arrivoit jamais de manquer à votre parole, je ne me contenterois pas d'en instruire votre famille, je le publierois devant toute la terre.

D' O R G E V I L L E.

Oui, j'y consens, j'y consens.

Mde. D E G R A M M O Ñ T.

Je vous aurois défendu le seuil de ma porte, si je n'avois à cœur de vous voir changer. J'en veux juger par moi même. Vous pouvez continuer de venir ici.

D'ORGEVILLE.

Eh ! comment oserai-je paroître devant vos domestiques ?

Mde. DE GRAMMONT.

Tranquillisez - vous , Monsieur , j'ai eu plus de soin de votre réputation que vous-même. J'ai défendu à Robert de leur en rien dire ; & pour couvrir votre mensonge, vous m'avez forcée d'en imaginer un qui pût vous justifier à leurs yeux.

D'ORGEVILLE.

Ah ! Madamé, que ne vous dois-je pas ? Non, je n'oublierai de ma vie le service que vous m'avez rendu. Mais vos enfans, & leurs amis ?

Mde. DE GRAMMONT.

Je les connois : ils sont assez gé-

néreux pour vous pardonner. Faites-les venir.

*(D'Orgeville marche lentement vers le cabinet, & les appelle).*

---

*S C E N E XVIII.*

Mde. DE GRAMMONT,  
AUGUSTE, JULIE, D'OR-  
GEVILLE, ELISE, GA-  
BRIEL, LUCIEN, SOPHIE.

ELISE.

ALLEZ, Monsieur, c'est indigne.  
Vous n'êtes plus mon frere. Je ne  
veux plus vous voir.

Mde. DE GRAMMONT.

Non, Mademoiselle, le Cheva-

lier n'est pas si coupable qu'il peut le paroître. Il vient de m'avouer sa conduite. C'étoit pour jouer encore dans le jardin qu'il avoit mis les jetons dans sa poche. Mais quand la chose a semblé prendre la tournure d'une accusation de vol, il a eu peur d'en être soupçonné. C'est une mauvaise honte que j'excuse : mais ce que je ne puis excuser, *(en s'adressant aux petits Duluc)* c'est d'avoir voulu vous rendre suspects dans mon esprit.

G A B R I E L.

Oh ! Madame, nous ne lui en voulons plus de mal à présent. Nous savons qu'il faut pardonner, même à ceux qui nous offensent, sur-tout lorsqu'ils sont malheureux.



Mde. DE GRAMMONT.

Vous voyez, Chevalier, combien la noblesse des sentimens l'emporte sur celle de la naissance. Vous voilà réduit à la merci de ceux que vous avez accablés d'outrages, & avec toute la fierté de votre nom, vous êtes l'objet de leur pitié.

D'ORGEVILLE.

Oh quelle honte pour moi ! Suis-je assez humilié ?

GABRIEL.

Nous ne vous le ferons jamais sentir. Tout ceci restera secret entre nous. N'est-ce pas Lucien ?

LUCIEN.

Il peut compter sur mon silence.

G A B R I E L.

Et toi, Sophie ?

S O P H I E.

Je ne veux pas le faire battre.  
Je sens combien cela fait mal.

*(D'Orgeville se jette à leur cou,  
& les embrasse).*

D' O R G E V I L L E.

Je n'ose vous demander à être  
encore reçu dans votre société.

G A B R I E L.

Ce fera beaucoup d'honneur pour  
nous, si elle vous est agréable.

AUGUSTE &amp; J U L I E.

Nous vous verrons avec le même  
plaisir, tant que vous serez bien  
avec nos amis.

E L I S E.

Vous êtes trop bons : il ne le mérite pas. Il faut que mon papa soit instruit de tout ce qu'il a fait.

Mde. DE GRAMMONT.

Vous perdriez beaucoup dans mon estime, Mademoiselle, si vous n'étiez pas touchée du repentir de votre frere, quand des étrangers en oublient leurs offenses. Ne cherchez point à profiter de l'avantage que sa faute vous donne, pour le perdre dans l'esprit de ses parens ; mais pour l'empêcher, par de sages conseils, de se rendre indigne de leur tendresse. J'ose répondre que vous n'aurez jamais à rougir de lui.

D'ORGEVILLE.

Je ferois bien indigne de tant de bontés, si cette leçon ne me fervoit pas pour la vie.

SOPHIE.

Prenez-y garde au moins, ou gare le Coq de Robert.

F I N.



---

De l'Imprimerie d'E. Cox, Great  
Queen-street, Lincoln's-Inn-Fields.

